

Karl Reinhardt  
Walter F. Otto

(1956)

*Pour saluer la traduction française des Dieux de la Grèce*<sup>1</sup>

Les quatorze essais réunis par Walter F. Otto sous le titre *Die Gestalt und das Sein*<sup>2</sup> font pendant aux deux œuvres maîtresses de cet helléniste et historien des religions aujourd'hui octogénaire : *Les dieux de la Grèce*, de 1929, et *Dionysos, le mythe et le culte*<sup>3</sup>, de 1933, les complètent et en élargissent la portée.

Jugés fort dépayés l'année de leur parution, *Les dieux de la Grèce* ont acquis aujourd'hui une dignité qu'on pourrait presque dire, déjà, historique. Si l'on a pu n'y voir qu'une tentative d'exégèse parmi toutes celles que virent prospérer les années vingt, il est apparu depuis lors que notre vision de l'antiquité grecque serait impensable sans ce livre.

Otto commença à retenir l'attention lorsqu'il tourna résolument le dos à toutes les banalités d'usage à cette époque, à tous ces *-ismes*, dont le rationalisme, le subjectivisme, le psychologisme et le positivisme, qui avaient marqué le temps de ses études. Ce qui lui valut d'apparaître comme renégat et apostat, de la foi chrétienne mais plus encore de l'orthodoxie de la science religieuse dont les méthodes jouissaient alors en Allemagne, sous l'égide du philologue de Bonn, Hermann Usener, et de son école, d'un prestige illimité. Si quelqu'un semblait appelé à prendre la tête de cette école après la mort prématurée d'Albert Dieterich, successeur d'Erwin Rohde à Heidelberg, c'était bien Walter F. Otto. IL s'y connaissait. Il était peu de domaines de l'antiquité que ne dominât ce familier de la littérature consacrée à de prétendus « primitifs », au fait de ses matériaux folkloriques comme de ses méthodes ethnologiques, et de surcroît — ce qu'on ne saurait dire en toute rigueur du commun des historiens de la religion — brillant philologue et interprète des grands poètes. Ainsi, tout le prédestinait à ce rôle quand parurent, rompant avec de longues années de silence, ses *Dieux de la Grèce* (dont le titre, à l'époque, était à lui seul une provocation), qui suscitèrent pour toute réaction un hochement de tête général. Il n'y était plus question, en

---

1. Payot, 1981. Traduit de l'allemand par Claude-Nicolas Grimbert et Armel Morgant. Pierre Colomby, Michel Deguy et François Fédier furent les instituteurs de ce travail, préfacé par Marcel Détienné.

2. *La figure et l'être. Essais sur le mythe et sa signification pour l'humanité*, Dusseldorf, 1955 (non-traduit en français).

3. Traduit de l'allemand par Patrick Lévy au Mercure de France, Paris, 1969.

effet, de tabou ni de totem, de rites de la fécondité ni de possédés aux forces décuplées par des pratiques magiques aux résultats rien moins que pratiques, et tout aussi peu de l'utilisation de moyens incompréhensibles en vue de fins moins compréhensibles encore; et s'il en était question, c'était pour en souligner tout le ridicule. De ce fait, les Olympiens et la religion homérique apparurent en une plénitude de figures aux fermes contours, spiritualisées mais en même temps « hautement spirituelles », si bien que toute cette histoire des religions sombra dans le néant et que parurent nuls et non avendus tous les efforts des philologues pour cerner un prétendu « attirail divin » ou les « buts » du poète.

Tout partait d'une phrase : « Les dieux sont. » La question de l'essence des dieux se substitua à celle de leur évolution, par un tournant dans l'interprétation des Olympiens qui régît tout autant celle des primitifs. La dimension éternelle du sacré, l'inouï, le sublime, l'effrayant et le « libérant » en pénétrèrent l'existence, tant dans le mythe que dans le culte, et leurs fêtes non moins que leurs poètes étaient là pour en témoigner. Car les divinités olympiennes donnent à voir « tout un monde », des « royaumes de l'existence », « des figures originelles surgies de la nature ou des destinées que réserve l'existence, telles qu'elles vinrent à l'encontre d'un esprit né pour le regard ». « Autant de régions de l'être, autant d'apparitions du divin. En chaque figure particulière transparait toujours du même coup le monde en sa totalité... » Le terme « aspect » (*Aspekt*) est soigneusement évité ici, comme le sera un peu plus tard, et avec d'autant plus de conviction, celui de « foi ». Parler d'une « foi » des Grecs — comme le fit Wilamowitz dans son dernier livre *La foi des Hellènes* — montre déjà amplement que l'on part de présupposés tout à fait erronés. Les dieux grecs ont trop clairement manifesté un « être » pour que la religion grecque ne contraste pas avec toutes ces religions qui s'abandonnent sans réserve au sentiment et à un comportement embourbé dans la subjectivité et l'intériorité de l'âme, pour qu'elle n'apparaisse pas comme une religion de la connaissance objective.

Cette religion vit le jour à l'issue d'un combat lui-même antérieur à la naissance du monde des dieux homérique. Il faut comprendre les Olympiens à partir de la distinction hésiodique et eschyléenne entre les « anciens » et les « nouveaux » dieux. Aux « anciens », les forces démoniaques originaires et celles du Chaos, les Titans, les « éléments », les figures de la Nuit et du royaume des morts, dans un monde hanté que glacent d'effroi les terreurs de l'Hadès. C'est sur eux qu'est remportée la victoire des Olympiens, ces figures du jour et de la clarté, éprises d'un esprit masculin qui sort victorieux de sa lutte contre le terrestre et le féminin. De cet acte créateur procède la « religion de l'esprit » qui inaugure toute l'époque européenne.

Et pourtant, et malgré toute la reconnaissance qu'on lui montra, l'œuvre d'Otto reste celle d'un solitaire. Elle ne s'apparente pas à une tendance artistique finalement triomphante, pas plus que ne lui sont destinées les éloges unanimes à saluer la découverte d'une dimension trop longtemps méconnue. La place reconvenue à Otto dans la science est proportionnelle à ce que chacun peut bien picorer, selon ses besoins, dans la totalité de son œuvre. Pour le reste, le silence est de règle. Il est une solitude dont jouit toute œuvre d'un certain niveau. Mais la solitude qui entoure l'œuvre d'Otto est inscrite aussi au cœur de la connaissance à laquelle il nous initie.

L'être se révèle selon des relations et des modalités diverses. Exemple : aux yeux d'Otto, même ceux qui ne sont plus, même les morts *sont*. Car en un autre sens, plus éminent peut-être, on peut dire d'un mort qu'il est, ou qu'il existe, dès lors qu'un vivant le prend pour juge de ses faits et gestes. A la place du mort, ce peut être aussi bien la figure forgée par un poète, disons, une figure que le poète a reconnue et dont il a fait l'épreuve. Figure qui peut sembler bien irréelle à certains égards, mais combien plus réelle pour peu que l'on adopte une autre perspective! A la différence du Dieu chrétien, les dieux grecs nous apparaissent en notre temps comme des dieux qui ont été. Mais Otto ne les considère jamais sous cet angle, ni ne se demande comment ils sont nés. La vérité d'une poésie — pour reprendre une expression heureuse — ne se confond nullement avec celle de sa genèse. Otto libère les dieux de la Grèce de leurs entraves historiques. Et dès lors qu'il renonce à des considérations *historiques* sur leur religion, il peut en interroger l'essence, qui lui apparaît comme pure effectivité. Dans l'ambivalence de la relation sujet-objet, il se situe exclusivement du côté de l'objectif. En vertu de quel pouvoir? Comment a-t-il été investi de ce pouvoir? Comme par enchantement. Par un enchantement qui lui est propre. De ce fait, il ne trouvera aucun disciple sur la voie qu'il a suivie, si ce n'est pas un nouveau miracle. Il peut certes faire école — et la série des *Frankfurter Beiträge* est là pour attester qu'il a d'ailleurs fait école — mais il ne le peut qu'en deçà de la limite où commence pour lui, et grâce à lui pour nous aussi, le royaume enchanté de la vérité.

Prophète des dieux grecs, Otto ne l'est pas devenu pourtant sur un chemin qui passerait par Hölderlin et par Schelling, encore qu'il ait très tôt fréquenté les œuvres de ces deux Souabes, ses compatriotes. Mais s'il n'est pas parti d'eux, il n'en a pas moins trouvé en eux une confirmation. Sans doute n'est-ce pas un hasard si son essai le plus grandiose est consacré à une interprétation de Hölderlin. Il me faut renoncer à dire ici la force et l'audace avec lesquelles il faut vibrer encore chez le dernier Hölderlin la corde du culte comme phénomène originaire. Toutes proportions gardées, certes. Mais sur un point au moins, sa propre situation n'est pas sans rappeler celle de Hölderlin. L'exégèse hölderlinienne est devenue une science ésotérique, voire une chasse gardée. Mais dans le savoir que les dieux *sont*, qui fut aussi celui de Hölderlin, nul d'entre ses interprètes n'a pu suivre le poète, à une exception près — Otto.

(Traduit de l'allemand par Pascal David.)